



**HAL**  
open science

# Champollion 1822, et l'Égypte ancienne retrouva la parole

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

| Jean-Luc Fournet. Champollion 1822, et l'Égypte ancienne retrouva la parole. 2022. hal-03943873

**HAL Id: hal-03943873**

**<https://hal.science/hal-03943873>**

Submitted on 17 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# CHAMPOLLION 1822

ET L'ÉGYPTE ANCIENNE  
RETROUVA LA PAROLE



COLLÈGE  
DE FRANCE  
— 1530 —





COLLÈGE  
DE FRANCE  
— 1530 —

PSL   
UNIVERSITÉ PARIS

avec le soutien de



ILLUSTRATIONS :

STATUE DE CHAMPOLLION PAR AUGUSTE BARTHOLDI DANS LA COUR D'HONNEUR DU COLLÈGE DE FRANCE.

EN ARRIÈRE PLAN : EXTRAIT DE L'INSCRIPTION HIÉROGLYPHIQUE DE LA PIERRE DE ROSETTE REPRODUIT PAR CHAMPOLLION DANS SA GRAMMAIRE ÉGYPTIENNE (1836), p. 47.



# CHAMPOLLION 1822

ET L'ÉGYPTE ANCIENNE  
RETROUVA LA PAROLE



COLLÈGE  
DE FRANCE  
—1530—

SOUS LA DIRECTION DE JEAN-LUC FOURNET



COLLÈGE  
DE FRANCE  
—1530—

Ce catalogue est publié à l'occasion de l'exposition  
« Champollion 1822, et l'Égypte ancienne retrouva la parole »  
présentée par le Collège de France au 11, place Marcelin-Berthelot, Paris 5<sup>e</sup>,  
du 17 septembre au 25 octobre 2022.

*Administrateur*

Thomas RÖMER

*Vice-présidente de l'Assemblée*

Françoise COMBES

*Secrétaire de l'Assemblée*

Hugues DE THÉ

*Directeur général des services*

Marylène MESTON DE REN

*Directrice des réseaux et partenariats documentaires*

Anne CHATELLIER

*Commissaires de l'exposition*

Jean-Luc FOURNET, Julien AUBER de  
LAPIERRE, Olivier PERDU, Elsa RICKAL

*Direction scientifique du catalogue*

Jean-Luc FOURNET

*Équipe projet de l'exposition et du catalogue*

Julien AUBER de LAPIERRE, Anne CHATELLIER,  
Jean-Luc FOURNET, Patricia LLEGOU,  
Olivier PERDU, Sépideh QAHÉRI-PAQUETTE,  
Carl-Loris RASCHEL, Elsa RICKAL,  
Lucie ROBERT, Sophie WIERNIEZKY

*Conception du catalogue et des documents de  
communication*

Patricia LLEGOU

**À la mémoire de Catherine Piganiol**





Le Collège de France tient à remercier les établissements prêteurs :


- ◆ la Bibliothèque nationale de France : Laurence Engel, présidente ; Isabelle le Masne de Chermont, directeur du département des Manuscrits ; Vanessa Desclaux, chargée de la collection des manuscrits Égypte antique et Proche-Orient chrétien
- ◆ Musée Bartholdi de Colmar : Isabelle Bräutigam, directrice honoraire
- ◆ Musée Champollion de Vif, département de l'Isère : Caroline Dugand, conservatrice du patrimoine en charge du musée

et les particuliers qui ont bien voulu prêter des objets de leur collection :


- ◆ Julien Auber de Lapierre
- ◆ Didier Devauchelle
- ◆ Antonia Eberwein
- ◆ Jean-Luc Fournet
- ◆ Ghislain Haicault de la Régontais
- ◆ Guy Ladrière
- ◆ Caroline Magdelaine
- ◆ Jean-Max Pignet
- ◆ Stéphane Vay


FIG. 1. RECONSTITUTION DE L'INTÉRIEUR DU TEMPLE DE DEIR EL-MÉDINEH  
(DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE, PARIS, 1812, ANTIQUITÉS, VOL. II, PL. 37).

PARIS, BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT


 Hirondelle LIENNI  
BENNI


D. Des Neptunes, ~~Amphibien~~

 crocodile LICWQ


 Aspic  
Danic ORPW


E. Des Végétaux, plantes ou arbres

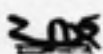
 fleurs QPHPE


 Lotus CUYVIN

F. Les produits de tous les arts, bijoux

 Soin WIK

 Table  
(charge de bijoux)

 Marque Ba

 char TXPPS

## PRÉFACE

Thomas RÖMER

*Administrateur du Collège de France*

Nous célébrons, en 2022, le bicentenaire du déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens par Jean-François Champollion, alors âgé de 31 ans. La découverte du fonctionnement de l'écriture égyptienne, qu'il réussit à comprendre grâce à la pierre de Rosette, compte certainement parmi les plus grandes découvertes de l'humanité au XIX<sup>e</sup> siècle. Son importance sera détaillée dans l'exposition et dans ce catalogue.

Le déchiffrement de Champollion a permis d'entrer dans une des plus grandes civilisations de l'humanité et d'en comprendre les richesses qui auparavant étaient demeurées obscures.

À l'époque de Jean-François Champollion, l'égyptomanie s'est emparée de toute l'Europe. Les premiers récits de voyage sur les bords du Nil et les premières inscriptions hiéroglyphiques aident Champollion à trouver sa vocation, le déchiffrement de cette écriture.

Dans une lettre de 1806 à ses parents, souvent citée mais dont l'original n'est pas conservé, il écrit : « Je veux faire de cette antique nation une étude approfondie et continuelle. L'enthousiasme où la description de leurs monuments énormes m'a porté, l'admiration dont m'ont rempli leur puissance et leurs connaissances, vont s'accroître par les nouvelles notions que j'acquerrai ». Et c'est ce qu'il ne cessera de faire de manière obsessionnelle jusqu'au déchiffrement de l'égyptien en 1822. Cette découverte lui ouvrira les portes du Louvre, où il sera conservateur chargé des antiquités égyptiennes, celles de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et enfin celles du Collège de France qui lui confie la première chaire d'égyptologie au monde, qui s'appelle alors « Archéologie » [fig. 3]. Il donne sa leçon inaugurale en 1831, mais ne peut enseigner qu'une année, puisqu'il meurt le 4 mars 1832.

FIG. 2. EXTRAIT DU MANUSCRIT DE L'INTRODUCTION À LA GRAMMAIRE DE LA LANGUE ÉGYPTIENNE ÉCRITE EN CARACTÈRES SACRÉS DE LA MAIN DE CHAMPOLLION.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, DÉPARTEMENT DES MANUSCRITS, NAF 20343, F° 76

Le Collège de France fut donc une fois de plus à l'origine d'une nouvelle discipline, comme il l'a été aussi pour l'assyriologie. C'est grâce à cette première chaire de Champollion que l'égyptologie s'est établie comme discipline universitaire et que, depuis cette époque, le Collège de France a toujours pu recruter des égyptologues de renommée internationale. Il héberge, par ailleurs, dans l'Institut des Civilisations, une bibliothèque d'égyptologie qui est sans doute la mieux fournie au monde.

Il était donc logique que le Collège de France honore ce bicentenaire par sa propre exposition et ses propres manifestations scientifiques. Dans la série des expositions consacrées à Champollion en cette année du bicentenaire du déchiffrement, celle du Collège de France a la particularité de se trouver sur les lieux mêmes de l'institution qui a fait confiance à Champollion en lui donnant la possibilité de diffuser sa découverte et ainsi de fonder l'égyptologie. Une partie de l'exposition est d'ailleurs consacrée aux liens entre Champollion et le Collège de France.

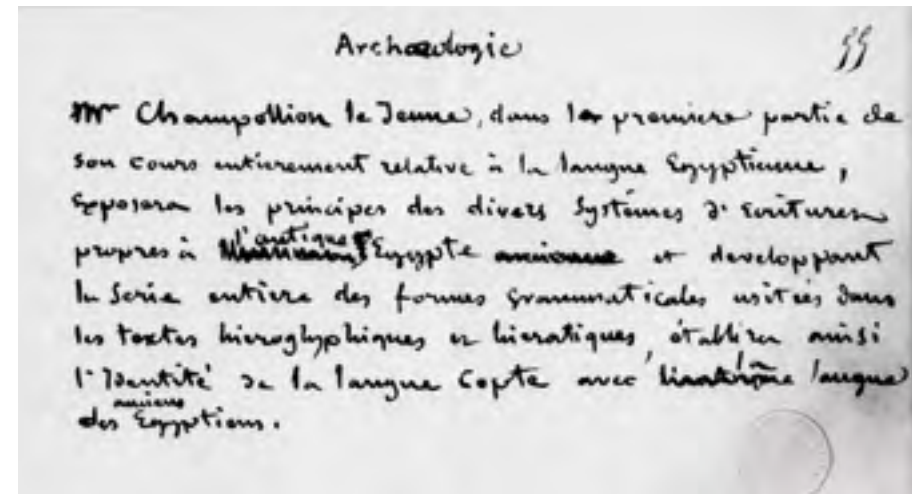
Je voudrais remercier mon collègue Jean-Luc Fournet, titulaire de la chaire « Culture écrite de l'Antiquité tardive et papyrologie byzantine » qui a été le maître d'œuvre de cette exposition. Il a été secondé par Elsa Rickal (responsable de la Bibliothèque d'égyptologie), Olivier Perdu (égyptologue ayant travaillé au Collège de France), Julien Auber de Lapierre (postdoctorant sur un poste cofinancé par la Bibliothèque nationale de France et le Collège de France), ainsi que par Anne Chatellier, directrice des réseaux et partenariats documentaires et toute son équipe.

Nos chaleureux remerciements vont aux institutions dont les prêts de grande valeur ont rendu possible cette exposition : la Bibliothèque nationale de France qui nous prête, entre autres, des manuscrits originaux de Champollion, le Musée Bartholdi de Colmar qui met à notre disposition des documents et œuvres d'Auguste Bartholdi relatifs à la statue du Collège, le Musée Champollion de Vif qui nous confie, en avant-première, les carnets des dessins faits par Cherubini durant le voyage de Champollion en Égypte, carnets inédits et jusqu'alors dans une collection privée.

Un très grand merci aux collectionneurs particuliers qui ont bien voulu prêter des pièces, dont la plupart n'ont jamais été exposées.

Enfin, nous exprimons notre sincère gratitude à l'égard de la BRED dont le soutien et la générosité ont permis que cette exposition et les manifestations qui l'accompagnent aient pu se concrétiser.

FIG. 3. PRÉSENTATION PAR CHAMPOLLION DE SON COURS AU COLLÈGE DE FRANCE.  
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, DÉPARTEMENT DES MANUSCRITS, NAF 20343, F° 55







## INTRODUCTION

Jean-Luc FOURNET

« Je tiens mon affaire, vois ! » : ce serait ainsi que, selon son premier biographe, Jean-François Champollion, surgissant dans le bureau de son frère le 14 septembre 1822 une liasse de papiers à la main, lui annonce qu'il vient de trouver la clé des hiéroglyphes, avant de s'écrouler d'épuisement (A. Rochas, *Notices biographiques et littéraires sur Champollion le Jeune ...*, Paris, 1856, p. 9). Retrouvant ses forces, il se met à la rédaction, aidé par son frère, d'un mémoire connu sous le nom de *La Lettre à M. Dacier* qu'il achèvera le 22 septembre et qu'il portera à la connaissance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres cinq jours plus tard. C'est ce texte, complété et publié à la fin du mois d'octobre, qu'il est d'usage de considérer comme signant la naissance de l'égyptologie, même s'il restait encore beaucoup de chemin à parcourir pour que les bases du système hiéroglyphique soient considérées comme vraiment comprises. Champollion le sait bien et il ne cessera, dans les dix années qu'il lui restera à vivre, de perfectionner sa découverte. De *La Lettre à M. Dacier* au *Dictionnaire égyptien* publié après sa mort par son frère en 1841, le chemin parcouru est époustouflant et désigne le travail de Champollion comme une des plus brillantes conquêtes de l'esprit humain.

En fêtant le bicentenaire du déchiffrement des hiéroglyphes, nous célébrons une découverte dont on a peine à comprendre le retentissement qu'elle eut. Les « monuments muets séculaires [de l'Égypte] viennent de reprendre la parole dans leur désert », s'exclame Chateaubriand (*Études historiques*, préface, 1831), qui prédit que les « admirables travaux [de Champollion] auront la durée des monuments qu'il vient de nous expliquer » (lettre au frère de Champollion en 1832). Champollion venait d'abolir brutalement un contresens deux fois millénaire, celui d'une écriture divine et mystérieuse, à tout jamais inaccessible par son hermétisme intentionnel. Jusqu'à 1835, le *Dictionnaire de l'Académie* définissait le hiéroglyphe comme un « caractère, figure qui contient quelque sens mystérieux ». Théophile Gautier, pour prendre un exemple presque contemporain, continuait à jouer sur ce poncif en 1838 : « Sur les murs, sur les colonnes, sur les plafonds, sur les planchers, sur les palais et sur les temples, dans les couloirs et les puits les plus profonds des nécropoles, jusqu'aux entrailles de la terre, où la lumière n'arrive pas, où les flambeaux s'éteignent faute d'air, et partout, et toujours, d'interminables hiéroglyphes sculptés et peints racontant en langage inintelligible des choses que l'on ne sait plus et qui appartiennent sans doute à des créations disparues ; prodigieux travaux enfouis, où tout un peuple s'est usé à écrire l'épithaphe d'un roi ! Du mystère et du granit, voilà l'Égypte » (*Une nuit de Cléopâtre*, ch. II). Plus plaisamment, Flaubert stigmatisait cette vision d'une écriture faite pour dissimuler les plus sublimes mystères en donnant, dans son *Dictionnaire des idées reçues*, cette définition des hiéroglyphes : « Ancienne langue des Égyptiens, inventée par les prêtres pour cacher leurs secrets criminels. Et dire qu'il y a des gens qui les comprennent ! Après tout, c'est peut-être une blague ? » !

Mais au-delà d'une découverte qui mit fin aux longs errements d'une égyptophilie pétrie d'ignorance et de fantasmes, le coup de génie de 1822 fut, dans l'histoire des progrès humains, quelque chose de plus. En défrayant la chronique, il devint le paradigme du déchiffrement d'une écriture

## J. F. Champollion le jeune

antique. L'abbé Barthélémy avait certes percé le mystère du palmyrénien en 1754 et celui du phénicien en 1758, mais il s'agissait là d'écritures alphabétiques, contrairement à l'égyptien dont la nature, pour une part, idéographique avait de tout temps suscité l'étonnement et l'intérêt en même temps que, chez les déchiffreurs les plus téméraires, les élucubrations les plus débridées. La découverte de Champollion s'avéra être un vrai tour de force intellectuel et philologique : pour la première fois, il prouvait que derrière les idéogrammes, interprétés jadis comme de purs symboles, se dessinait une langue dont il parvint à dégager les structures et à reconstituer le lexique. Il lut les hiéroglyphes et comprit ce qu'ils voulaient dire. Cet exploit laissa une trace dans la langue française : le mot *déchiffrer*, qui jusqu'alors signifiait « expliquer ce qui est écrit en chiffre », d'où par extension, « lire ce qui est mal écrit ou difficile à lire » (*Dictionnaire de l'Académie*, depuis sa première édition en 1694 jusqu'à sa sixième en 1835), sera désormais associé au processus qui permet de comprendre une écriture inconnue en en découvrant la clé. Le même *Dictionnaire de l'Académie* ajoute ainsi dans sa septième édition de 1878 : « *Déchiffrer des hiéroglyphes*. En pénétrer le sens ». Une écriture pouvait désormais *se déchiffrer*.

C'est cette aventure de l'esprit que retrace l'exposition par laquelle le Collège de France a souhaité rendre hommage au génial déchiffreur — celui-là même à qui il offrit une chaire en 1831, la première dans le domaine de l'égyptologie. Le présent catalogue, délaissant la traditionnelle organisation en notices, propose au lecteur de suivre l'odyssée du déchiffrement en trois chapitres, correspondant à la structure de l'exposition. Le premier s'intéresse à la période qui a précédé 1822 et s'attache à montrer la façon dont, pendant un millénaire et demi, l'écriture hiéroglyphique, désormais inaccessible, a suscité la curiosité des intellectuels qui cherchèrent à en pénétrer vainement les arcanes, donnant naissance à un courant « hiéroglyphophilique », dont se sont emparés aussi les artistes. À défaut d'être *déchiffrés*, les hiéroglyphes sont une grille de lecture qui nous permet aujourd'hui de mieux *déchiffrer* les modes de pensée qui ont traversé l'Europe de la Renaissance à l'Âge des Lumières.

La partie médiane du catalogue est évidemment consacrée à la découverte de Champollion : elle donne à suivre le parcours intellectuel qui permit au jeune Figeacois d'entrevoir en 1822 la clé des hiéroglyphes et comment, notamment à la faveur d'un voyage en Italie et surtout en Égypte en quête de nouveaux matériaux, il développa cette intuition à travers une série d'ouvrages qui jetèrent les bases de l'étude des hiéroglyphes et, à travers elle, de la civilisation pharaonique.

Une dernière partie relate l'histoire commune de Champollion et du Collège de France qui l'accueillit comme professeur en 1831 et où l'égyptologie, après sa mort, chercha à se pérenniser comme discipline académique. Rien ne traduit mieux les liens privilégiés qui unissent Champollion au Collège de France que sa statue qui se dresse dans la cour d'honneur. La genèse de cette œuvre d'Auguste Bartholdi, l'auteur de la Statue de la Liberté à New York, sera retracée à travers l'étude des dessins et plâtres préparatoires de l'artiste et de nombreux documents écrits de l'époque. Après l'histoire de Champollion, c'est avec sa mythologie que le lecteur prendra ainsi congé : une mythologie qui, à côté de ses exagérations hagiographiques, a aussi sa part de polémiques. La posture de la statue de Bartholdi a en effet suscité, ces dernières décennies, les réactions offusquées de quelques détracteurs. Le lecteur aura pour la première fois tous les éléments qui, en replaçant le problème dans sa dimension culturelle et historique, lui permettront d'apprécier le bien-fondé de ces critiques. Avant de déboulonner les statues, il n'est pas inutile de chercher à les comprendre...

## UNE LANGUE ET SIX ÉCRITURES SUR TROIS MILLÉNAIRES

Olivier Perdu • Jean-Luc Fournet

Grâce à la découverte de la pierre de Rosette, où un texte égyptien – écrit en hiéroglyphes et en démotique – est traduit en grec, le travail de déchiffrement entrepris par Jean-François Champollion a pu être facilité. Cette tâche n'en est pas moins restée très ardue eu égard à la complexité du système hiéroglyphique, à son évolution et à celle des écritures employées pour transcrire la langue égyptienne. Pour introduire l'ouvrage et en faciliter la lecture, leurs principales particularités sont ici récapitulées brièvement.

### Les hiéroglyphes et le système hiéroglyphique [O. Perdu]



FIG. 4\*. TEXTE HIÉROGLYPHIQUE EXTRAIT D'UNE STATUE STÉLÉPHORE D'AMENEMHAT-SOURER (RÈGNE D'AMENHOTEP III, 1388-1349).  
COLLECTION PRIVÉE

Les premiers hiéroglyphes sont apparus dès l'époque précédant les dynasties thinites (peu avant 3100 av. J.-C.). À l'Ancien Empire (2750-2250), on en compte près de sept cents, leur nombre demeurant à peu près stable jusqu'à l'époque ptolémaïque (305-30), où il passe à plusieurs milliers, grâce notamment à la multiplication des variantes. Leur éventail est en fait infini puisque tout élément du réel est susceptible d'être intégré dans la palette des signes hiéroglyphiques. Champollion avait déjà observé qu'ils embrassent l'environnement des Égyptiens dans sa globalité, depuis les diverses composantes de la création jusqu'aux moindres réalisations de l'homme, qu'elles concernent son habitat ou ses outils.

Les textes hiéroglyphiques recourent à des signes qui se différencient non seulement par leur aspect mais aussi par leur fonction. Les rôles qu'ils assument se limitent essentiellement à trois : soit ils expriment un son (phonogrammes) en notant une (unilitères), deux (bilitères) ou trois consonnes (trilitères), les unilitères pouvant éventuellement servir de compléments phonétiques après des bilitères ou des trilitères ; soit ils correspondent à un mot dont ils indiquent à la fois le sens et la prononciation (logogrammes), ce mot pouvant être l'un des dérivés de sa racine (radicogrammes) ; soit, ajoutés à la fin d'un mot, ils signalent le champ lexical dont il relève – verbes de mouvement, notions abstraites, etc. – en étant dépourvus de toute valeur phonétique (déterminatifs). Leur usage serait simple si les signes n'avaient qu'une seule valeur, mais leur emploi peut varier suivant le contexte dans lequel ils interviennent.

Condamnés par nature à être difficilement reproductibles, les hiéroglyphes sont réservés aux inscriptions dont la portée dépasse le cadre du quotidien : celles concernant le devenir des dieux ou la destinée posthume des Égyptiens, qu'ils contribuent à « sacraliser » avec leur aspect hors du commun. En s'inscrivant ainsi dans la durée, ils sont également les signes par excellence qu'il convient de graver sur des matériaux durables comme la pierre.



## Les cursives

Le besoin de simplifier des hiéroglyphes, souvent trop longs à reproduire fidèlement, a conduit à recourir à des cursives (ou tachygraphies) où les signes sont plus ou moins éloignés de leurs modèles.

### Les hiéroglyphes cursifs



FIG. 5\*. TEXTE EN HIÉROGLYPHES CURSIFS EXTRAIT DU LIVRE DES MORTS D'UN DIRECTEUR DES TRAVAUX (XVIII<sup>e</sup> DYNASTIE, 1539-1295).

COLLECTION PRIVÉE

Nés de cette volonté de simplification, les signes cursifs restent les plus proches des hiéroglyphes, leur aspect permettant plus ou moins d'identifier le sujet représenté. On les emploie depuis le Moyen Empire (2045-1700) dans les tombes pour transcrire les compositions funéraires, où leur potentiel figuratif peut être mis à profit pour préserver la valeur performative de l'écrit. Comme leurs modèles et contrairement à ce que nous observons dans les autres cursives, les hiéroglyphes cursifs peuvent être écrits aussi bien de gauche à droite que dans la direction opposée, le sens habituel.

### Le hiératique

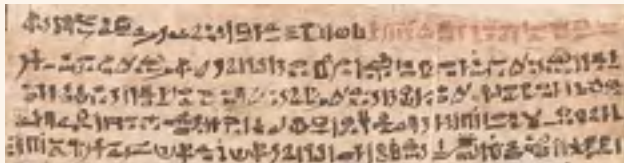


FIG. 6\*. TEXTE HIÉRATIQUE EXTRAIT DU LIVRE DES MORTS D'UN PRÊTRE-OUÂB D'AMON (TROISIÈME PÉRIODE INTERMÉDIAIRE, 1069-664).

COLLECTION PRIVÉE

Attesté dès l'Ancien Empire et demeuré en usage jusqu'à l'époque gréco-romaine en connaissant une lente évolution, ce dérivé de l'écriture hiéroglyphique s'en distingue d'autant plus que, conformément à une pratique habituelle dans les manuscrits, il tend à relier les signes par des ligatures. Cette forme de simplification s'impose comme la façon la plus normale d'écrire l'égyptien, celle utilisée pour coucher sur les papyrus ou les ostraca les textes de la pratique courante – textes administratifs, comptes, lettres, etc. – comme les diverses compositions littéraires, qu'elles soient de nature profane ou religieuse ; c'est d'ailleurs par son apprentissage que débute la formation des futurs scribes, la connaissance des hiéroglyphes étant réservée aux plus expérimentés et, principalement, à l'élite intellectuelle à l'œuvre dans les temples. La diffusion du démotique à partir du milieu du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère aboutira néanmoins à une restriction de l'emploi du hiératique aux textes religieux et magiques rédigés sur papyrus dans le milieu clérical, ce qui justifie son appellation, *hiératique* signifiant « (écriture) sacerdotale ».

## Le hiéroglyphique anormal

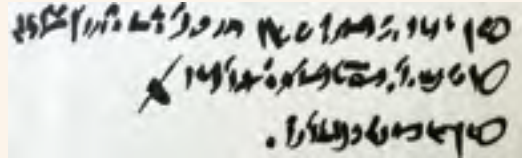


FIG. 7\*. TEXTE EN HIÉROGLYPHIQUE ANORMAL EXTRAIT DU PAPYRUS LOUVRE E 7838 (FIN DE LA XXVI<sup>e</sup> DYNASTIE) D'APRÈS UN FAC-SIMILÉ DE MICHEL MALININE. ARCHIVES DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉGYPTOLOGIE, COLLÈGE DE FRANCE

Par anormal, on désigne un hiéroglyphique très particulier qui est resté en usage dans le Sud de l'Égypte pendant les XXV<sup>e</sup> et XXVI<sup>e</sup> dynasties (770-664). Avec sa forme très cursive, il a surtout servi à consigner sur des papyrus ou des tablettes des textes administratifs ou juridiques.

## Le démotique



FIG. 8\*. TEXTE DÉMOTIQUE EXTRAIT D'UN PAPYRUS ADMINISTRATIF (ÉPOQUE PTOLÉMAÏQUE). COLLECTION PRIVÉE

Apparue dans le Nord du pays au début de la XXVI<sup>e</sup> dynastie, cette quatrième cursive, où les hiéroglyphes ne sont plus du tout reconnaissables, s'est rapidement étendue à l'ensemble de l'Égypte pour évoluer jusqu'au V<sup>e</sup> siècle de notre ère. Elle doit son appellation à Champollion qui l'a reprise d'Hérodote pour rendre compte de son caractère « populaire », son emploi ayant fini par supplanter le hiéroglyphique dans les domaines administratif, juridique et même littéraire.

## Le copte [J.-L. Fournet]

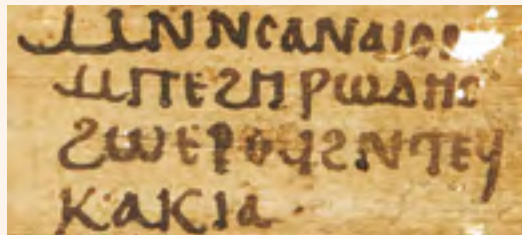


FIG. 9\*. EXTRAIT D'UN PANÉGYRIQUE DE JEAN-BAPTISTE EN COPTE (VERS X<sup>e</sup> SIÈCLE). COLLÈGE DE FRANCE, BIBLIOTHÈQUE BYZANTINE, FONDOS THOMAS WHITTEMORE, BYZ FP PAP 1

À partir du milieu du I<sup>er</sup> siècle, qui voit la raréfaction du démotique, les laïcs égyptiens se retrouvent dans une situation inconfortable : ils n'ont plus d'écriture propre. Certains ont cherché une solution assurant la survie de l'égyptien en se tournant vers le grec pour élaborer une nouvelle écriture : c'est le copte (mot dérivé du grec *Aigyptos* « Égyptien »), égyptien écrit avec les lettres grecques auxquelles furent ajoutés quelques signes issus du démotique. Son développement à partir du IV<sup>e</sup> siècle est dû à des chrétiens appartenant à des milieux égyptiens hellénophones, souhaitant reconquérir un moyen de communication quotidien entre eux tout en se donnant la possibilité de lire la Bible et de contribuer au développement d'une littérature chrétienne dans leur langue.

C'est en s'aidant du copte, redécouvert au XVII<sup>e</sup> siècle grâce à des grammaires et lexiques médiévaux copto-arabes [cf. p. 35], que Champollion put reconstituer les structures de l'ancienne langue égyptienne et déchiffrer les hiéroglyphes au-delà des quelques noms propres donnés par la pierre de Rosette.



FIG. 10  
DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE / MUSÉE CHAMPOLLION

## QUAND LE DÉCHIFFREUR SE MET EN HIÉROGLYPHES

Jean-Luc Fournet • Olivier Perdu

Inaugurant une mode reprise par les touristes de passage dans les bazars du Caire ou de Louqsor, Champollion s'est lui-même amusé à transcrire son nom en hiéroglyphes, en l'insérant de préférence dans un cartouche à l'instar de n'importe quel pharaon.

Le plus ancien témoignage se rencontre sur une poutre de sa chambre à Vif où il a tracé lui-même un cartouche à son nom complété, à gauche, par un autre où se lit « Divin roi, Saghira », ce dernier mot rendant le surnom arabe qu'il s'était donné pour se distinguer de son frère aîné (*saghir* « le petit », c'est-à-dire le cadet) [fig. 10]. Ce clin d'œil facétieux du déchiffreur, le lecteur de la *Lettre à M. Dacier* peut le retrouver au bas de certaines planches, où l'auteur prend soin d'apposer sa signature hiéroglyphique [fig. 11] ou hiératico-démotique [fig. 12].

Plus tard, le même principe conduira l'éditeur de sa *Grammaire* à répartir la transcription hiéroglyphique de son nom dans deux cartouches entourés par des faucons aux ailes éployées [fig. 13]. Le manuscrit de cet ouvrage relié par son frère en conserve, sur la pièce de titre du dos, une variante, où un seul cartouche réunissant les divers éléments du nom est flanqué de deux plumes d'autruche, suivant un aménagement vaguement inspiré de la tradition pharaonique [fig. 14].

On remarquera que ces versions sont toutes différentes : ces variations attestent-elles les tâtonnements du déchiffreur, hésitant sur la meilleure façon de rendre les lettres composant son nom, ou bien témoignent-elles du désir de jouer des richesses du répertoire hiéroglyphique où un son pouvait être transcrit par divers signes ?

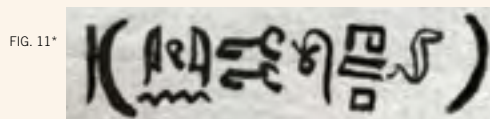


FIG. 11\*

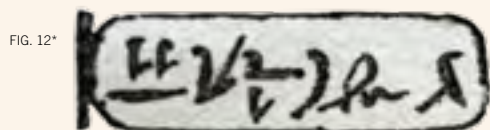


FIG. 12\*



FIG. 13\*



FIG. 14  
BIBLIOTHÈQUE  
NATIONALE  
DE FRANCE,  
DÉPARTEMENT  
DES MANUSCRITS,  
NAF 20321





FIG. 15. HUILE SUR TOILE DE MADAME DE RUMILLY, APRÈS 1822.  
DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE / MUSÉE CHAMPOLLION



FIG. 16. DESSIN D'UN AUTEUR INCONNU, VERS 1830.  
DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE / MUSÉE CHAMPOLLION



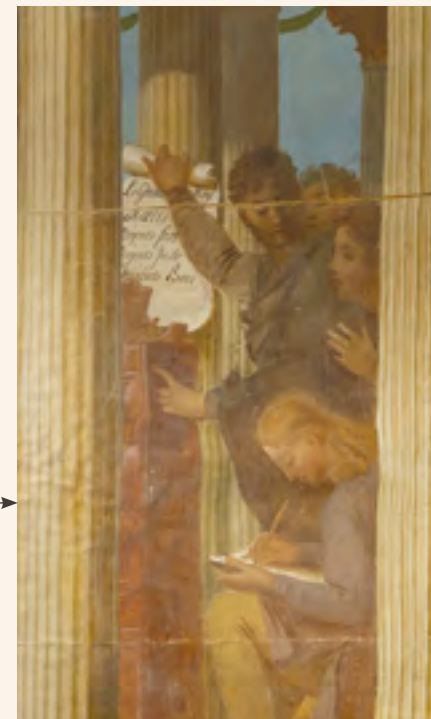
FIG. 17. DESSIN DE CARL CHRISTIAN VOGEL VON VOGELSTEIN, « PARIS, LE 11 NOVEMBRE 1830 ». MUSÉE CARNAVALET, HISTOIRE DE PARIS, INV. D.14556.



FIG. 18. HUILE SUR TOILE D'ANTOINE-JEAN GROS, VERS 1827. DÉTAIL DU TABLEAU *LE ROI DONNANT AUX ARTS LE MUSÉE CHARLES X* DESTINÉ AU PLAFOND DE LA PREMIÈRE SALLE ÉGYPTIENNE CRÉÉE AU LOUVRE PAR CHAMPOLLION, QUI PRÊTE SES TRAITS À LA FIGURE TENANT UN ROULEAU. VERSAILLES, CHÂTEAU DE VERSAILLES ET DE TRIANON, INV. MV 5430

## QUELQUES PORTRAITS

L'image que l'on se fait de Jean-François Champollion est essentiellement liée à un tableau de Léon Cogniet conservé au musée du Louvre (inv. 3294) et réalisé après sa mort (que nous n'avons pas souhaité reproduire ici pour ne pas perpétuer une image faussée de Champollion). Loin de cette vision idéalisée du savant romantique, il existe pourtant plusieurs portraits exécutés de son vivant : tableaux, dessins ou esquisses prises sur le vif nous offrent une vision réaliste du déchiffreur.



## DE CHAMPOLLION



FIG. 19. PASTEL DE GIUSEPPE ANGELELLI,  
1828-1829.

DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE / MUSÉE CHAMPOLLION



FIG. 20. GRAVURE DE GIUSEPPE ANGELELLI,  
«DIS(EGNATO) DAL VERO IN EGITTO L'ANNO 1829»,  
D'APRÈS I. ROSELLINI, *TRIBUTO DI RICONOSCENZA E  
D'AMORE*, 1832, FRONTISPICE.

LIEU DE CONSERVATION INCONNU

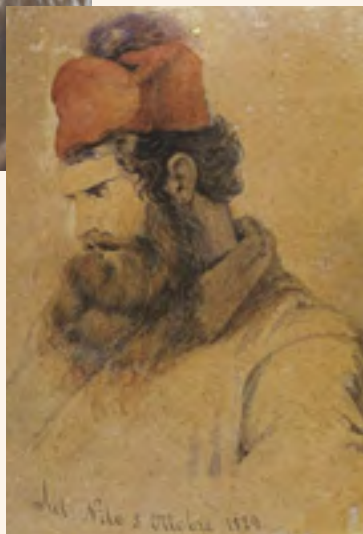


FIG. 21. DESSIN D'ALESSANDRO RICCI,  
«SUL NILO 5 OTTOBRE 1829», D'APRÈS  
E. BRESCIANI (ED.), *LA PIRAMIDE E LA  
TORRE*, PISE, 2000, P. 181.

COLLECTION PRIVÉE ITALIENNE



FIG. 22\*. DESSIN  
DE SALVATORE  
CHERUBINI,  
«MEDINET HABOU,  
JUILLET 1829»

DÉPARTEMENT DE  
L'ISÈRE / MUSÉE  
CHAMPOLLION,  
INV. 2022.1.3,  
FEUILLET 4 V°

Champollion le jeune.

medinet  
joulle



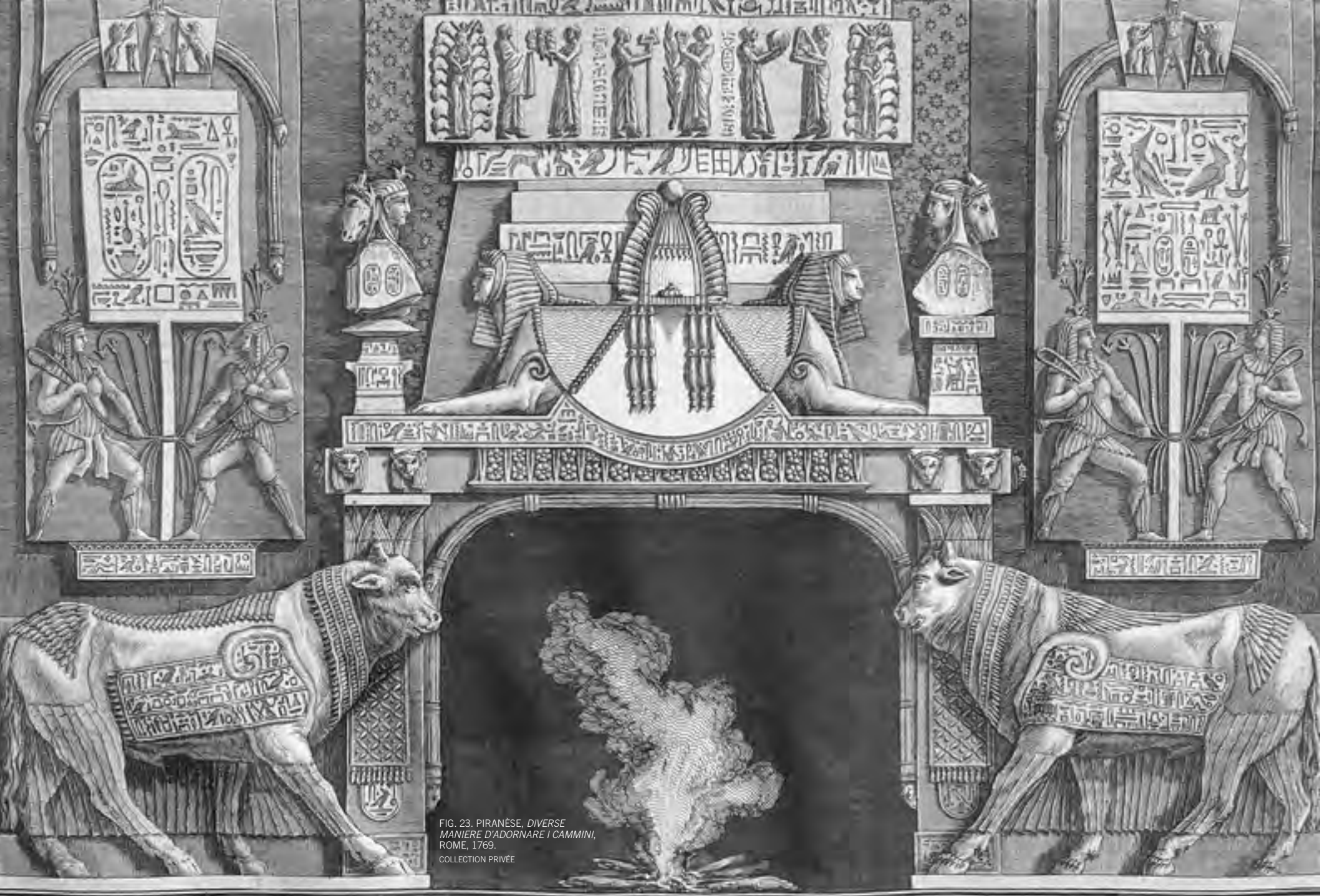


FIG. 23. PIRANÈSE, *DIVERSE  
MANIERE D'ADORNARE I CAMMINI*,  
ROME, 1769.  
COLLECTION PRIVÉE



**L'ÉGYPTE PHARAONIQUE DE LA FIN  
DE L'ANTIQUITÉ À CHAMPOLLION :  
UNE CIVILISATION MUETTE**

# PARTIE I – L'ÉGYPTE PHARAONIQUE DE LA FIN DE L'ANTIQUITÉ À CHAMPOLLION : UNE CIVILISATION MUETTE

Jean-Luc Fournet



FIG. 24. LA DERNIÈRE INSCRIPTION EN HIÉROGLYPHES, LAISSÉE, SUR UNE PAROI DU TEMPLE DE PHILAE, PAR LE PRÊTRE NESMETERAKHEM, ACCOMPAGNANT LA REPRÉSENTATION DU DIEU MANDOULIS.

Le déchiffrement des hiéroglyphes en 1822, en hissant brutalement Champollion au rang des plus grands héros de l'épopée scientifique des temps modernes, a frappé les esprits non seulement parce qu'il inaugurerait une nouvelle science, l'égyptologie, mais peut-être plus encore pour avoir été perçu à juste titre comme un tour de force intellectuel dans le domaine du décodage des écritures anciennes. Mais le caractère retentissant de cette découverte et la fulgurance avec laquelle le jeune savant de 31 ans parvint à cet exploit ne doivent pas nous faire oublier les écueils innombrables qu'il fallut éviter et les longs tâtonnements qui ont précédé et qui ne sont pas sans avoir conféré à l'Égypte l'aura de mystère qui enveloppe encore la civilisation pharaonique dans l'esprit du grand public.

C'est l'histoire des obstacles et des errances que cette première partie va tenter de retracer. En replaçant l'exploit de Champollion dans la perspective d'une longue et laborieuse conquête de l'esprit qui commence avec la fin de l'Antiquité pour se terminer à l'époque moderne, elle donnera plus d'éclat encore à la géniale découverte de 1822.

## LA FIN DES HIÉROGLYPHES

Redonner leur sens aux hiéroglyphes (et par là-même aux deux autres écritures qui en découlent, le hiératique et le démotique) était une tâche d'autant plus décourageante que ceux-ci étaient tombés en désuétude depuis plus de 1 400 ans. La clé permettant de les comprendre s'était irrémédiablement perdue ; et – pire encore – les civilisations qui avaient succédé à la culture pharaonique n'avaient cessé d'en transmettre une vision déformée et erronée, propre à égarer quiconque aurait voulu en retrouver le sens.

Le dernier emploi attesté des hiéroglyphes date de 394 : il s'agit d'une inscription très maladroitement gravée sur un des murs du temple d'Isis à Philae [fig. 24]. C'est dans ce même temple que l'on trouve aussi la dernière trace

de l'usage du démotique avec un graffito de 452 [fig. 25]. Mais ces témoignages ultimes, qui sont à mettre en rapport avec la survie « artificielle » des cultes égyptiens dans ce temple de l'extrême sud de l'Égypte, tolérée pour des raisons diplomatiques par le pouvoir byzantin, ne sont absolument pas caractéristiques de la situation linguistique et graphique de l'Égypte depuis plusieurs centaines d'années.

Cela faisait plus de sept siècles que les écritures égyptiennes avaient perdu leur exclusivité et leur hégémonie dans la Vallée du Nil : la conquête de l'Égypte par Alexandre le Grand en 332 av. J.-C. et l'installation de la dynastie des Ptolémées avaient fait de ce pays un royaume hellène et y avaient imposé le grec comme langue de l'État. L'égyptien et ses diverses écritures devaient désormais coexister avec la langue des conquérants qui se montre de plus en plus envahissante. La conquête romaine en 30 av. J.-C. ne fait qu'amoindrir la part concédée à l'égyptien dans le domaine public et juridique.

Les hiéroglyphes étaient depuis longtemps cantonnés au seul domaine épigraphique, que ce soit sur des stèles (comme celle de Rosette) ou sur les parois des temples. En même temps que leur emploi se restreint de plus en plus aux sanctuaires et disparaît de la vie publique, les hiéroglyphes subissent durant l'époque ptolémaïque une profonde mutation : le nombre de signes explose – de 700 à l'Ancien Empire (2750-2250 avant J.-C.), on passe à plusieurs milliers – et les valeurs de chacun se multiplient. On assiste alors à une complexification du système hiéroglyphique qui se poursuit à l'époque romaine et le rend de plus en plus difficilement maîtrisable ; on a d'ailleurs employé à son sujet le terme (impropre) de « cryptographie ». L'exemple extrême est fourni par les deux litanies du dernier temple égyptien, celui d'Esna (III<sup>e</sup> siècle), qui offrent un exemple d'une écriture à valeur iconique poussée à l'extrême [fig. 26]. Certains ont proposé de voir dans cet « ésotérisme » croissant de l'écriture hiéroglyphique la cause de sa propre fin. Les raisons sont plus certainement politico-économiques : dès le I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C., les empereurs mirent un frein au soutien matériel que le souverain était censé apporter en matière de construction, de rénovation, de décoration et d'entretien des lieux de culte égyptiens. L'activité de construction connaît une diminution à partir d'Auguste, une forte réduction après Antonin le Pieux (138-161) et une totale disparition vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle (avec le temple de Kôm Ombo sous Macrin et d'Esna sous Dèce). Avec les sanctuaires, derniers usagers des hiéroglyphes, disparaît cette écriture plusieurs fois millénaire.

Le ralentissement, puis l'arrêt de l'activité des temples ont eu une conséquence directe sur la culture égyptienne traditionnelle au sens le plus large et affectent aussi les autres écritures dérivant des hiéroglyphes.



FIG. 25. LA DERNIÈRE INSCRIPTION EN DÉMOTIQUE, GRAVÉE À PHILAE (TIRÉE DE F. LL. GRIFFITH, CATALOGUE OF THE DEMOTIC GRAFFITI OF THE DODECASCHOENUS, OXFORD, 1935, PL. LIV).



FIG. 26. UNE DES DEUX LITANIES CRYPTOGRAPHIQUES D'ESNA QUI JOUE SUR LA RÉPÉTITION DU SIGNE DU CROCODILE, ACCOMPAGNÉ DE HIÉROGLYPHES DONNANT À CE TEXTE UN CARACTÈRE DISCURSIF. LE SENS DE CES TEXTES EST ENCORE DÉBATTU.





# CHAMPOLLION ET L'ÉGYPTE: LA QUÊTE D'UNE VIE

## PARTIE II – CHAMPOLLION ET L'ÉGYPTE : LA QUÊTE D'UNE VIE

Elsa Rickal • Sépideh Qahéri-Paquette

### UN LONG CHEMIN VERS LA DÉCOUVERTE [E. Rickal]

#### Les Champollion : les années de formation

Lorsqu'il vient au monde le 23 décembre 1790, nul ne pourrait imaginer le destin singulier qui attend Jean-François Champollion. Son père, Jacques Champollion, colporteur érudit ayant fait des livres sa spécialité, avait quitté en 1770 son Dauphiné natal du fait de démêlés avec la loi et ses pas l'avaient porté jusqu'au Quercy, dans la petite ville de Figeac où demeurait un cousin chanoine. En 1773, il y avait épousé Jeanne-Françoise Gualieu qui, bien qu'issue d'une famille bourgeoise bien établie, ne savait pas suffisamment écrire pour apposer sa signature sur l'acte de mariage. Poursuivant ses activités de marchand, il avait fini par acheter en 1779 une boutique sur la Place Basse de Figeac pour s'établir comme libraire et la famille Champollion n'avait dès lors cessé de prospérer : en dix ans, ils avaient eu trois filles, trois garçons – dont deux disparus prématurément – et leur commerce était toujours plus florissant.

En 1790, dans une France révolutionnaire bouillonnante, le petit Jean-François vient donc clore la fratrie des Champollion. D'abord maintenu dans le giron des femmes de la maisonnée, sans que ses parents fassent grand cas de son éducation malgré des dispositions intellectuelles évidentes, il entre en 1798 à l'école primaire nouvellement ouverte. Manifestant peu de goût pour les sciences, l'orthographe et la discipline du système scolaire, il en appelle à celui qu'il semble déjà considérer comme son mentor, Jacques-Joseph, de 12 ans son aîné, que son père vient d'envoyer à Grenoble pour travailler comme commis chez un cousin commerçant [fig. 81]. C'est sans doute sur sa recommandation que Jean-François voit alors son éducation confiée au père Calmels, ancien précepteur de son frère. Deux années durant, le prêtre lui fait découvrir la nature, la botanique et l'astronomie, mais aussi le latin, le grec et sans doute un peu d'hébreu, ayant lui aussi pressenti que c'est dans les langues et les lettres que le potentiel du jeune garçon s'épanouirait au mieux. Une correspondance fraternelle et intellectuelle se met alors en place, Jacques-Joseph encourageant son frère à la fois à dompter son impulsivité et à se concentrer



FIG. 81. PORTRAIT DE JACQUES-JOSEPH CHAMPOLLION DIT CHAMPOLLION-FIGEAC, VERS 1800 (?). DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE / MUSÉE CHAMPOLLION

sur son apprentissage, établissant pour lui les priorités, pour sa vie comme pour ses études. Cette relation si particulière persistera tout au long de l'existence de Jean-François Champollion et sera la condition *sine qua non* de l'épanouissement du jeune prodige.

En mars 1801, Jacques-Joseph obtient de son père l'autorisation tant attendue par les deux frères : Jean-François le rejoint à Grenoble et son éducation va prendre un nouveau tournant. Si, pendant les premiers mois, l'aîné prend en charge l'enseignement du cadet, il le confie rapidement à l'abbé Dusseret, recommandé par le père Calmels, auprès duquel il poursuit son apprentissage du latin et s'ouvre, enfin, aux langues orientales, tout en suivant en complément les cours de dessin ou de sciences de l'école centrale, qui deviendra en 1804 le lycée impérial de Grenoble. Jean-François, ayant brillamment réussi le concours d'entrée de la première promotion, est pourtant un lycéen au parcours fort inégal. Une fois encore, le système ne semble guère lui convenir et il préfère de loin se plonger dans les ouvrages que lui fait parvenir son frère et parfaire sa connaissance des langues classiques, latin, grec et hébreu, auxquelles il a désormais adjoint le syriaque, l'éthiopien, l'araméen. Il connaît ainsi son premier moment de gloire lorsque, le 31 août 1806, il présente lors de l'examen devant le préfet Joseph Fourier [fig. 82] une étude sur le texte hébreu de la Genèse et diverses questions sur les langues orientales, prestation que ne manque pas de remarquer le préfet, ancien secrétaire général de l'Institut d'Égypte fondé au Caire en 1798 en marge de l'Expédition menée par Bonaparte.



FIG. 82. PORTRAIT DE JOSEPH FOURIER PAR J.-L. BOILLY, 1823.

Jacques-Joseph a depuis quelques années établi avec Fourier une relation de confiance, voire d'amitié, largement entretenue par l'intérêt pour l'archéologie et la bibliophilie du premier, qui en a même fait négoce, et le rôle qui a été confié au second dans la rédaction de la *Préface historique* de la future *Description de l'Égypte*. Ces liens, s'ils ne sont pas décisifs dans la vocation égyptienne de Jean-François, contribuent à tout le moins à tresser autour de lui les conditions les plus favorables pour que s'épanouisse sa passion orientale, au centre du réseau grandissant que met patiemment en place son frère.

Depuis son arrivée à Grenoble, Jacques-Joseph a su en effet jouer de ses compétences intellectuelles comme de ses qualités personnelles pour faire progresser sa position sociale tout en satisfaisant ses passions pour les livres et l'antique. Dès 1802, à peine nommé préfet, Fourier le chargeait d'un mémoire sur les monuments archéologiques de Grenoble. En 1803, il entrait à la Société des Arts et des Sciences de Grenoble. C'est à cette époque également qu'il avait commencé à entretenir une relation épistolaire scientifique avec Aubin-Louis Millin, professeur d'archéologie et conservateur au Cabinet des médailles et des antiques de la Bibliothèque impériale, qui devait par la suite être fort profitable à son jeune frère.



FIG. 130. VUE DU COLLÈGE IMPÉRIAL DE FRANCE.  
TABLEAU DE VICTOR-JEAN NICOLLE (1754-1826)



**CHAMPOLLION AU  
COLLÈGE DE FRANCE**

## PARTIE III – CHAMPOLLION AU COLLÈGE DE FRANCE

Olivier Perdu • Julien Auber de Lapierre

### LES DERNIÈRES ANNÉES DU DÉCHIFFREUR ET SA SUCCESSION [O. Perdu]

#### Retour d'Égypte

L'homme qui revient à Paris le 5 mars 1830, après vingt mois d'absence et un voyage qui l'a mené jusqu'à la deuxième cataracte du Nil, est un déchiffreur comblé. Celui qui est devenu « l'Égyptien » n'a pas seulement découvert son pays de cœur et enrichi de manière substantielle sa documentation. Le contact des monuments l'a en outre définitivement convaincu de la justesse de son analyse du système hiéroglyphique. Le 1<sup>er</sup> janvier 1829, alors qu'il est arrivé au terme de sa progression le long du Nil, c'est le constat qu'il fait en écrivant au destinataire de sa fameuse lettre du 22 septembre 1822 « qu'il n'y a rien à modifier dans notre *Lettre sur l'alphabet des hiéroglyphes* ».

Riche de son expérience du pays, il ne pense plus qu'à mettre en forme ce qu'il a appris de la grammaire des anciens Égyptiens, lancé dans un programme ambitieux où il prévoit également de compléter son dictionnaire, refondre son panthéon égyptien, préciser les questions de chronologie et réécrire une géographie de l'Égypte fondée sur un éventail plus large de sources. Mais le travailleur enthousiaste, qui va quitter son logement de la rue Mazarine pour s'installer sur la rive droite au 4 de la rue Favart, est aussi un homme à la santé déclinante, éprouvé par son périple égyptien et une pénible quarantaine à Toulon ; et son état va encore être ébranlé par les multiples tâches qui l'attendent, y compris au Louvre où il continue de veiller aux collections.

#### De l'Institut au Collège de France

Pour le moment, le succès avec lequel il a ouvert la voie dans la connaissance du passé de l'Égypte vaut à Champollion une excellente réputation et des marques de reconnaissance. Cette situation vient opportunément l'aider à faire face à l'opposition de détracteurs envieux et aux réticences d'un clergé inquiet de l'éclairage que pourraient apporter les études égyptiennes sur la Bible. Sous la pression des cercles cultivés et des plus éminents membres de l'Académie des sciences, une majorité se dégage enfin à l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour l'admettre parmi ses membres. Son élection, vivement encouragée par Jean-Antoine Letronne et les barons Joseph Dacier et Antoine-Isaac Silvestre de Sacy, a lieu le 7 mai 1830. Approuvée par Charles X le 23 mai, elle conduit le nouvel académicien à faire son entrée dans la prestigieuse assemblée cinq jours plus

tard. Sa présence comme membre ordinaire parmi les immortels sera marquée par son assiduité aux séances du quai Conti et pas moins de quatre communications. La plus appréciée reste celle du 18 mars 1831, où il expose les résultats d'une enquête menée avec le mathématicien Jean-Baptiste Biot. Cette intervention intitulée *La notation graphique des divisions civiles du temps chez les Égyptiens* aboutira, en 1842, à la publication d'un *Mémoire sur les signes employés par les anciens Égyptiens à la notation des divisions du temps*.

La volonté partagée par les soutiens de Champollion de rendre justice à ses mérites en lui assurant une situation à leur mesure va ensuite permettre à leur protégé de faire son entrée au Collège de France, alors appelé Collège royal de France. Dès le début de 1830, le duc Louis de Blacas, son grand protecteur [fig. 100], avait usé de son influence pour plaider sa cause auprès du roi et du Ministère de l'Instruction publique, mais sans parvenir à obtenir l'enseignement d'archéologie égyptienne qu'il espérait pour lui. Après les Trois Glorieuses, le changement de régime et le passage à la monarchie de Juillet, les efforts consentis par Victor Cousin, récemment nommé inspecteur général de l'université, pour trouver une issue à ce problème dans le cadre universitaire avaient également abouti à un échec. C'est à l'automne 1830 que commence à se préciser la possibilité d'une solution au Collège de France, jugée non seulement moins coûteuse mais aussi plus appropriée, l'établissement ayant été fondé par François I<sup>er</sup> pour devenir un centre d'étude des langues anciennes. Encouragé par Charles Lenormant, conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, Champollion prend alors l'initiative de solliciter la création sur place d'une « chaire de langue, d'écriture et d'archéologie égyptienne », sachant par ailleurs qu'il peut compter sur l'influence de Victor Cousin et de l'anatomiste Georges Cuvier, tous deux membres du Conseil royal de l'Instruction publique.

La situation se débloque le 12 mars 1831, quand Louis-Philippe, nouveau roi des Français, décide par ordonnance la création d'une chaire d'archéologie au Collège de France en ajoutant que « Mr Champollion jeune, membre de l'Institut, est nommé professeur de cette chaire » [fig. 131]. Sa carrière, qui avait véritablement débuté en 1826, au moment de sa nomination comme conservateur du « musée égyptien » du Louvre, trouve ainsi une forme de consécration. Pour le moment il n'est pas encore question d'une chaire d'archéologie égyptienne, comme cela sera le



FIG. 131\*. AMPLIATION DE L'ORDONNANCE DU 12 MARS 1831.  
ARCHIVES DU COLLÈGE DE FRANCE





FIG. 132\*. LETTRE ACCOMPAGNANT L'AMPLIATION DE L'ORDONNANCE DU 12 MARS 1831 ADRESSÉE LE 23 MARS 1831 À SILVESTRE DE SACY. ARCHIVES DU COLLÈGE DE FRANCE

cas à partir de 1860, mais il est bien entendu que c'est dans cette direction qu'il peut orienter son enseignement. Les suites de ce décret – signé par un ministre secrétaire d'État au département de l'Intérieur la veille de son remplacement – ne se font pas attendre car il est enregistré dès le 14 mars. Quatre jours plus tard, Victor Cousin en fait part à l'intéressé à l'issue de la séance où il a brillamment présenté devant l'Académie ses conclusions sur la façon dont les Égyptiens percevaient et notaient les divisions du temps. Le 23 mars, une copie en est transmise à Silvestre de Sacy, administrateur du Collège de France, laquelle est accompagnée d'une lettre du Ministère du commerce et des travaux publics demandant de veiller à son application [fig. 132]. Le dimanche suivant, une assemblée des professeurs du Collège, à laquelle assiste Champollion, offre à l'administrateur l'occasion de les tenir informés du contenu de ces documents. Ainsi, après l'Institut, c'est le Collège de France qui, à travers Champollion, reconnaît officiellement l'existence de cette toute nouvelle science qui ne s'appelle pas encore égyptologie mais études égyptiennes.

### La leçon inaugurale du « professeur d'archéologie »

C'est seulement le mardi 10 mai que s'ouvre la séance solennelle au cours de laquelle Champollion débute son enseignement au Collège de France, les effets d'un hiver rigoureux sur son état de santé n'ayant pas permis de l'envisager plus tôt. Dès huit heures du matin, il prend la parole pour lire le texte de son « discours d'ouverture » en commençant par un vibrant « Messieurs ». Le public venu en nombre l'écouter est en effet exclusivement masculin. Son auditoire compte diverses personnalités, au premier rang desquelles il y a un fils de Louis-Philippe, accompagné de plusieurs ambassadeurs. Sont également présents l'économiste Jean-Baptiste Say, tout récemment entré au Collège de France, Antoine Portal, médecin et anatomiste de renom, ainsi que Félix Réal, conseiller général et député de l'Isère. Et il ne faudrait pas oublier beaucoup de curieux attirés par l'importance de l'événement.

Pendant un peu plus d'une heure, il lit avec sa force de conviction coutumière le texte de son intervention, dont la Bibliothèque nationale de France conserve une version manuscrite, pleine de ratures ou d'annotations, et quelques notes préparatoires. Après avoir salué l'importance du Collège de François I<sup>er</sup> dans la connaissance des langues anciennes et le développement de la critique historique, il se place dans le rôle de celui auquel Louis-Philippe a confié la mission de faire de l'Égypte un objet de recherches, dans la grande tradition du goût pour l'Antiquité amorcé en Europe dès la Renaissance.



FIG. 133. PORTRAIT D'ANTOINE-ISAAC SILVESTRE DE SACY.

### UN MAÎTRE DEVENU UN ADMIRATEUR : ANTOINE-ISAAC SILVESTRE DE SACY (1758-1838) [fig. 133]

Le nom de celui qui a été fait baron en 1813 est surtout associé à de multiples publications grâce auxquelles leur auteur s'est imposé comme un éminent arabisant, l'une des plus connues étant sa *Grammaire arabe à l'usage des élèves de l'École spéciale des langues orientales*, parue en 1810. Ses responsabilités à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où il a été accueilli en 1795, et au Collège royal de France, où il a été nommé professeur de persan en 1806, l'ont amené en diverses circonstances à croiser la route de Champollion, voire à encourager sa démarche et à rendre finalement justice à l'importance de sa découverte.

En 1807, il reçoit avec bienveillance le futur déchiffreur, venu lui rendre visite sitôt installé à Paris comme étudiant. Impressionné par l'énergie et le projet ambitieux de ce jeune homme de dix-sept ans, il l'accueille ensuite à ses cours du Collège de France et de l'École spéciale, réservant à son élève une attention toute particulière.

En 1822, après avoir pris ses distances avec Champollion et exprimé quelque réticence à l'égard de sa compréhension du système hiéroglyphique, il rejoint le camp de ceux qui, tel Wilhelm von Humbolt, en ont reconnu le bien-fondé. Le 27 septembre, lors de la fameuse séance de l'Académie où son ancien élève présente son *Mémoire sur les hiéroglyphes phonétiques et sur leur emploi dans les inscriptions des monuments égyptiens pour transcrire les noms, surnoms et titres des princes grecs et romains* (plus connu sous le nom de *Lettre à M. Dacier*), il adhère sans réserve à ses conclusions, ce qui ne l'empêche pas peu de temps après de revenir à une attitude plus distante.

Huit ans plus tard, enfin réconcilié avec Champollion, il soutient sa candidature à l'Académie, avant de participer le 7 mai à son élection, acquise dès le premier vote avec vingt-quatre voix sur trente et une en sa faveur. L'année suivante, il le reçoit cette fois au Collège de France, qu'il administre depuis 1823, en l'installant dans sa nouvelle fonction de titulaire de la chaire d'archéologie.

Après la disparition de Champollion, le 4 mars 1832, on le retrouve deux jours plus tard à ses funérailles, où il suit le cortège funèbre jusqu'au cimetière. Il fait partie des quatre personnalités chargées de tenir le drap recouvrant son cercueil. Les mots que lui inspire ce triste événement donnent la mesure de son désarroi : « Avec lui semblaient s'ensevelir dans la tombe et rentrer dans le domaine des ténèbres et de la mort toute la science et tous les arts de l'antique Égypte ». Il garde cependant l'espoir « que les travaux de l'ingénieur et infatigable Champollion enfanteront encore après lui des héritiers de son génie, qui cultiveront le champ que le premier il a défriché ».

Le 2 août 1833 enfin, devenu secrétaire perpétuel de l'Académie, il lui revient de prononcer l'éloge du défunt, où il lui rend hommage en évoquant « cette droiture de cœur, cette noble simplicité de caractère, cette solidité d'esprit jointe à tant d'enjouement, cette constance dans ses affections, ce désintéressement personnel, cette vive et sincère reconnaissance » qui caractérisent si bien sa personnalité.

## UNE STATUE POUR CHAMPOLLION OU L'ŒDIPE QUI VAINQUIT LE SPHINX [J. Auber de Lapiere]

*J'ai voulu rendre Champollion comme Œdipe arrachant au Sphinx son secret et je suis heureux de voir qu'on a deviné ma pensée et partagé mes vues à cet égard.*

Auguste Bartholdi, 6 février 1867



FIG. 147. COUR D'HONNEUR DU COLLÈGE DE FRANCE AVEC, EN SON CENTRE, LA STATUE DE JEAN-FRANÇOIS CHAMPOLLION PAR AUGUSTE BARTHOLDI.  
COLLÈGE DE FRANCE

Jean-François Champollion est au cœur du Collège de France. Cette affirmation a de quoi étonner lorsque l'on sait qu'il fut titulaire de la chaire d'Archéologie durant moins d'une année. Sa présence n'est pas seulement d'ordre intellectuel, avec la chaire de Civilisation pharaonique ou la Bibliothèque du Cabinet d'égyptologie ; elle est également matérielle, avec sa statue de marbre dressée au centre de la cour d'honneur du Collège [fig. 147].

Or, depuis une dizaine d'années, la statue de Jean-François Champollion réalisée par Auguste Bartholdi (1834-1904) fait régulièrement l'objet d'interprétations hâtives, d'attaques infondées et non argumentées, du fait du manque de remise en contexte de sa conception. Dans sa leçon inaugurale prononcée le 30 mars 2017, Bénédicte Savoy faisait, par exemple, part de sa stupeur et de son effroi à la vue de cette œuvre de marbre. Dans sa description, l'historienne de l'art s'arrête sur un élément : « le pied botté du savant sur la tête sacrée du pharaon... ». En découlerait l'idée d'un colonisateur français dominant le monde, ou encore d'un archange terrassant le démon. Et pourtant. À la suite de cette interprétation, Bénédicte Savoy s'interroge : « Qu'a voulu dire Bartholdi ? Je l'ignore. »

Par ailleurs, de nombreuses voix, principalement issues d'Égypte et d'Amérique du Nord, dans un contexte grandissant de déboulonnage de statues, se sont aussi offusquées du geste perpétré par Champollion dans cette œuvre. Certains ont bien entendu voulu la voir disparaître

tandis que d'autres ont proposé de réaliser une sculpture inversée, figurant un pharaon debout, écrasant Champollion sous son pied, afin de la placer face à l'ambassade de France au Caire. Toutefois, Jean-François Champollion ne peut être qualifié d'esclavagiste ou de colonisateur. Auguste Bartholdi n'a célébré aucun potentat. N'est-il pas célèbre, au contraire, pour avoir animé une *Liberté éclairant le monde* (connue sous le nom de *Statue de la Liberté*) à New York ?

Dans le cas de la statue de Jean-François Champollion, il est nécessaire de se poser la question du geste conféré au savant par Bartholdi. « Qu'a voulu dire Bartholdi ? ». Tout se joue là. S'il est tout à fait compréhensible que le geste de Champollion puisse soulever des interrogations de nos jours, les archives d'Auguste Bartholdi conservées au musée de Colmar nous éclairent sur ce qu'il a voulu exprimer et surtout sur la manière dont la statue fut perçue lors de sa conception, aussi bien par les Égyptiens que par les Français. Loin de rendre hommage à un homme blâmable, cette statue de Champollion célèbre avant tout, outre le savant, l'une des expressions de son génie, le déchiffrement des hiéroglyphes. Nous sommes confrontés ici à un « abus de la mémoire » dont il convient de combattre les excès.

## Une statue pour Champollion

### « À la mémoire de Champollion »

La mort de Jean-François Champollion, à l'aube du 4 mars 1832, à Paris, au milieu de sa famille et d'objets rapportés d'Égypte, fait grand bruit dans la presse qui célèbre sa mémoire. Des témoignages d'affliction et d'admiration plus ou moins sincères affluent également auprès de son frère aîné, Jacques-Joseph Champollion-Figeac (1778-1867). Celui que ce dernier trouva sans doute le plus remarquable est de la plume de François-René de Chateaubriand qui connut personnellement le déchiffreur : « Les admirables travaux de votre frère, éclairés de vos propres lumières, auront la durée des monuments qu'il vient de nous expliquer ». Celui de l'égyptologue et rival John Gardner Wilkinson (1797-1875), qui avait pourtant refusé de rencontrer Champollion lors de la mission franco-toscane, est un des plus vibrants : « Personne ne peut apprécier mieux que moi l'inestimable talent de ce savant. Personne aussi ne saurait mesurer l'étendue de cette perte mieux que celui qui a été occupé si longtemps des mêmes études. Voici la fin des lumières que son savoir a pu jeter sur les hiéroglyphes. Le flambeau est tombé à terre et personne n'est capable de le reprendre. »

À la suite des éloges funèbres prononcés au Père-Lachaise le 6 mars par Jean-Antoine Letronne (1787-1848), professeur au Collège de France, et le baron Walckenaer (1771-1852) de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'État rend également hommage au savant. Le roi Louis-Philippe fait ainsi exécuter un buste en marbre du savant, qui doit rejoindre les « Gloires de la France » à Versailles, tandis qu'un deuxième était commandé par le comte de Forbin (1777-1841), directeur général des musées royaux, pour le musée Égyptien du Louvre. Un marbre fut aussi taillé par Antoine Étex (1808-1888) pour Jacques-Joseph Champollion-Figeac, désormais conservé au musée Champollion de Vif [fig. 148]. Cette sculpture



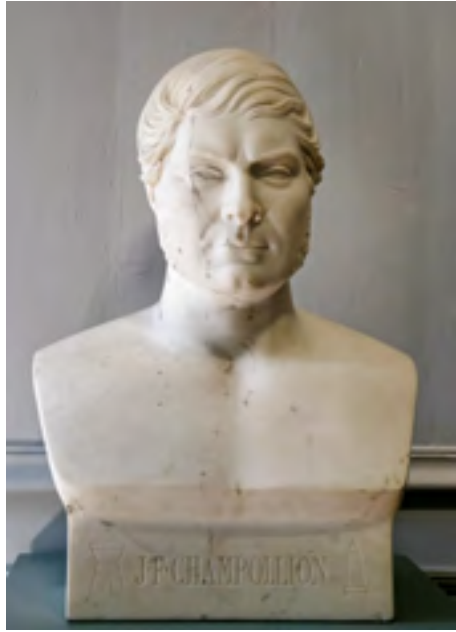


FIG. 148. ANTOINE ÉTEX, *JEAN-FRANÇOIS CHAMPOLLION*, 1841, MARBRE.  
DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE / MUSÉE CHAMPOLLION, INV. 2006.0.59

était considérée comme la plus ressemblante au savant selon les dires de son neveu, Aimé Champollion-Figeac (1813-1894), bien loin du célèbre portrait de Léon Cogniet (1794-1880), conservé au musée du Louvre, inspiré non pas des dessins pourtant fournis par la famille Champollion mais d'une peinture du baron Gros (1771-1835) [cf. p. 12-13].

Figeac, sa ville de naissance dans le Lot, fut particulièrement touchée par la disparition de Champollion. Le maire réunit une séance extraordinaire du conseil municipal le 11 mars 1832 durant laquelle il fut décidé qu'un service funèbre serait célébré en grande pompe le 18 mars et qu'un monument serait élevé en son honneur. À la suite d'une souscription qui permet de réunir quatre mille francs, un monument, qui prend la forme d'un obélisque de 7,80 mètres en granite aveyronnais, est érigé en 1835 sur la place de la Raison de Figeac [fig. 149]. Les plans de conception du monument ont été réalisés par Léon-Jean-Joseph Dubois (1780-1846), ami et adjoint de Champollion au Musée égyptien, et par l'ingénieur des Ponts et Chaussées Jean Pierre Gabriel Andral (1803-1885). Les quatre faces de l'obélisque sont anépigraphes, à l'exception d'une inscription hiéroglyphique signifiant « À toujours ». Le socle est pourvu de deux plaques de bronze ornées de bas-reliefs d'inspiration égyptienne offertes par le Louvre et de deux plaques de marbre inscrites dont la première porte le texte suivant :

« À LA MÉMOIRE  
DE  
J<sup>N</sup> F<sup>çois</sup> CHAMPOLLION,  
QUI LE PREMIER  
PÉNÉTRA DANS LES MYSTÈRES  
DE L'ÉCRITURE ET DES MONUMENTS  
DE L'ANTIQUE ÉGYPTE,  
ET QUI FUT ENLEVÉ À LA SCIENCE  
PAR UNE MORT PRÉMATURÉE  
LE 4 MARS 1832.  
IL ÉTAIT NÉ À FIGEAC  
LE 23 DÉCEMBRE 1790. »



FIG. 149. LÉON-JEAN-JOSEPH DUBOIS ET JEAN PIERRE GABRIEL ANDRAL, *OBÉLISQUE À LA MÉMOIRE DE JEAN-FRANÇOIS CHAMPOLLION*, 1835, PLACE DE LA RAISON, FIGEAC.

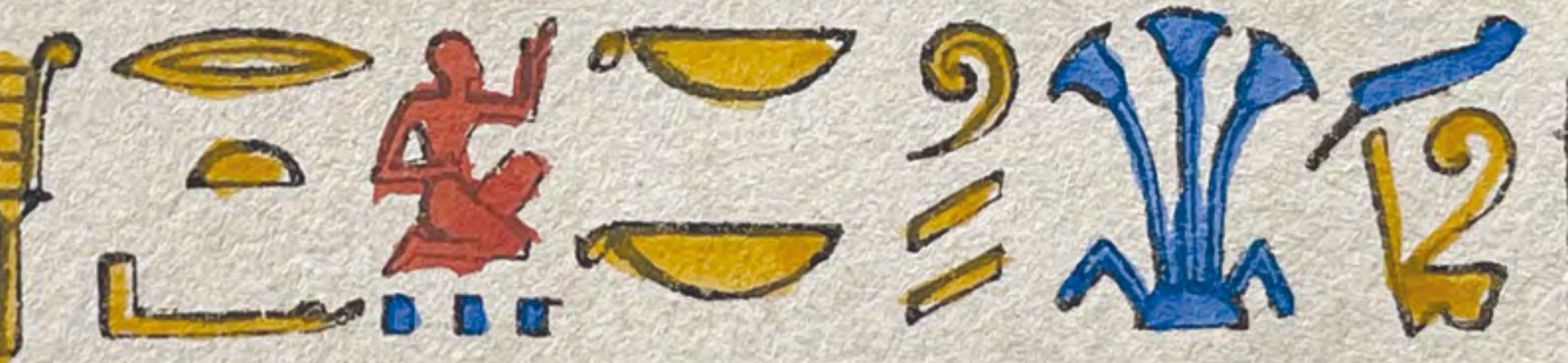
## TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	4	PARTIE II – CHAMPOLLION ET L'ÉGYPTE : LA QUÊTE D'UNE VIE	49
INTRODUCTION	6	Un long chemin vers la découverte	50
EN GUISE DE PRÉLUDE	8	<i>Les Champollion : les années de formation</i>	50
Une langue et six écritures sur trois millénaires	8	<i>Les années parisiennes : la mise en place de la méthode</i>	52
Quand le déchiffreur se met en hiéroglyphes	11	<i>De Grenoble à Figeac : une décennie de pédagogie et transmission des savoirs</i>	55
Quelques portraits de Champollion	12	<i>Le déclic : « Je tiens mon affaire, vois ! »</i>	57
PARTIE I – L'ÉGYPTE PHARAONIQUE DE LA FIN DE L'ANTIQUITÉ À CHAMPOLLION : UNE CIVILISATION MUETTE	15	La quête des sources	62
La fin des hiéroglyphes	16	<i>Le voyage en Italie : Questo è cosa stupenda!</i>	62
Le savoir sur les hiéroglyphes légué par les Grecs : une écriture symbolique	19	<i>La division égyptienne du musée du Louvre : la naissance d'un égyptologue</i>	64
La tradition arabe : une écriture magique	23	L'expédition franco-toscane : du rêve à la réalité	69
La redécouverte des hiéroglyphes à la Renaissance	26	<i>Genèse de l'expédition franco-toscane</i>	69
La vogue des néo-hiéroglyphes	27	<i>Déroulement de l'expédition</i>	72
Les hiéroglyphes sont partout !	31	<i>Retour en Europe et résultats de l'expédition</i>	85
La première tentative de déchiffrement : Athanase Kircher ou l'Œdipe égyptien	34	PARTIE III – CHAMPOLLION AU COLLÈGE DE FRANCE	89
Le siècle des Lumières : la déflation des hiéroglyphes	38	Les dernières années du déchiffreur et sa succession	90
Hiéroglyphes et idéogrammes chinois : la Chine, une colonie de l'Égypte	40	<i>Retour d'Égypte</i>	90
On rassemble, on classe, on décrit... mais on ne lit toujours rien	42	<i>De l'Institut au Collège de France</i>	90
La pierre de Rosette : l'emballement des recherches hiéroglyphiques	43	<i>La leçon inaugurale du « professeur d'archéologie »</i>	92
		<i>Les cours du Collège de France</i>	95
		<i>Dernières semaines</i>	97
		<i>L'héritage</i>	100
		<i>Les héritiers</i>	104
		Une statue pour Champollion ou l'Œdipe qui vainquit le sphinx	108
		<i>Une statue pour Champollion</i>	109
		<i>Bartholdi et l'Égypte</i>	118
		<i>Déchiffrement des symboles et inspirations</i>	121



11, place Marcellin-Berthelot 75005 Paris – tél. 01 44 27 11 47  
[www.college-de-france.fr](http://www.college-de-france.fr)







Cet ouvrage a été publié à l'occasion de l'exposition « Champollion 1822, et l'Égypte ancienne retrouva la parole », consacrée au bicentenaire du déchiffrement des hiéroglyphes par Jean-François Champollion.

sous la direction de

**Jean-Luc FOURNET**

*professeur au Collège de France*



ISBN 978-2-7226-0602-9 27 €

